

Brèves littéraires

Brèves

Déchirure

Dominique Vigeant

Number 69, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigeant, D. (2005). Déchirure. *Brèves littéraires*, (69), 48–53.

DOMINIQUE VIGEANT

Déchirure

Pour toi, petite géante

L'enveloppe tremble dans ma main. Ma vie se tient en équilibre sur la trace des signes pressentis. Les secondes passent. Mon doigt cherche la brèche, s'y glisse et déchire le papier. Un éclair éclate, le vélin lacère ma chair. Une goutte écarlate s'effondre sur mon nom propre qui boit, assoiffé. Entre index et majeur, le vallon brûle, mais rien ne peut plus retenir ma main qui investit le pli. Un rectangle aux arêtes acérées m'hypnotise, fige ma respiration. Mon cœur connaît des ratés ; je m'incline, tombe à genoux et la missive virevolte pour se déposer sous mes yeux. Rectangle blanc sur fond de tapis sépia. Sept lettres terrifiantes, si redoutées, tant espérées ; un mot marine s'élève au-dessus de la marée. Cet amalgame sculpteur d'un amour prisonnier de sa pierre me perd dans l'encre bleue : REVIENS. Ses traits se déplient en courbes douces, des vagues naissent et la mer bretonne se pare de millions d'écailles de verre. L'air salin et le roulis des vagues m'emplissent d'une paix perdue. Je tourne la tête vers les volets grand ouverts du Café d'écume. À travers les carreaux, sa silhouette transparaît. Il m'attend.

* * *

Son regard brûle ma nuque, mes épaules, mon dos. Je tente de rattraper les mots qui m'échappent, se dérobent. L'alignement devient impossible. Je suis prise au piège. Devant, il y a la mer ; dessous, le sable et, de chaque côté, ces rochers vertigineux qui m'enserrent les épaules. Derrière, il y a lui, qui m'observe de son café, prêt à gesticuler une invitation à boire un verre de cidre. Cet appel répété, chargé, me contamine peu à peu. Les forces de ma résistance flanchent. Mon abandon est imminent. J'ai gravement envie de lui.

* * *

La clochette tinte, la porte s'ouvre et le vent s'engouffre dans la librairie. Je serre mon châle sur ma poitrine. Un homme immense et roux se tient devant moi. Nous nous regardons, étonnés. Il dégage un fumet de soupe aux poissons. Je ne peux me détourner de ces yeux d'eau qui me sondent au milieu de l'automne.

— Je peux vous aider ? arrivé-je à articuler.

Dans sa main, un minuscule bol de café au lait.

— ...

— C'est gentil, mais je ne bois pas de café.

— C'est pour Hervé, son café...

— Oh, désolée, je croyais... je me présente, Claude, je remplace Hervé, le soir...

— ...

— ... juste pour quelque temps, après, je repars chez moi...

— ...

— ... au Québec...

— C'est vous que j'ai vue écrire sur la plage ?

— J'imagine, oui.

— Joël Naour, proprio du Café de l'écume, votre voisin.

— Enchantée...

— Désolé de vous avoir dérangée, c'est l'habitude, dit-il en se retournant.

— Ç'a l'air occupé de votre côté !

— Ça l'est.

Sur ce, il sort dans une bourrasque qui soulève mes cheveux. Je me retrouve seule au milieu des livres. De toute la soirée. Je n'ai pour compagnons que le tic tac de l'horloge, le sifflement du vent et... mes pensées pour lui.

Lovée dans un fauteuil capitaine, réchauffée par un vieil éclairage orangé, j'allais enfin sombrer dans une prose-amie, mais le voilà qui réapparaît. Il referme la porte, rembarant la tempête qui s'est levée. En bondissant sur mes pieds, j'accroche la lampe sur pied qui vacille et reprend son équilibre de justesse.

Je baisse les yeux sur un gâteau saupoudré de sucre glace. Il brille dans un rond de faïence. Je tends la main vers cette offrande qui nous unit le temps d'un

regard. Des rafales de pluie s'abattent contre les fenêtres. Il lâche prise, recule et disparaît parmi les rugissements de la tourmente. J'entends le carillon de son café. Une fois. Deux fois.

Après quelques secondes, minutes, je plonge la cuillère dans la pâte dorée et mon cœur s'apaise. Je la glisse dans ma bouche où elle fond langoureusement. S'attarde sur ma langue le goût mi-sucré mi-surette d'une prune encore chaude.

* * *

Chaque soir, un nouveau dessert. Un instant de délice. Parfois, il s'assoit quelques minutes.

Il aime Makine comme j'aime Makine. À tout moment, la mer appelle nos regards. Un soir, nous partageons une assiette de langoustines grillées. Les jouissances de nos papilles émoustillent nos regards confondus.

* * *

Nous marchons côte à côte sur le sentier des douaniers. Mon épaule frôle son bras. Les goélands cendrés strient la paix de leurs cris et de leurs plongeon au pied de la falaise. Un vieux gréement se fraye un chemin parmi les vaguelettes aveuglantes.

Je n'ai pas vu venir la pierre. Ma cheville verse et Joël me rattrape de justesse. Il m'aide à m'asseoir sur un rocher et tourne mon pied dans sa main. Je ferme les yeux, la bouche entrouverte. Sa voix coule doucement en moi.

J'ouvre les paupières sur un géant de granit rose. Je le caresse, c'est doux et chaud ; j'y dépose la langue, c'est salé ; je m'allonge et nous sommes deux à braver la mer sans broncher.

* * *

La lutte est âpre. Les mots m'ont laissée choir. Je referme mon cahier noir et abdique pour le verre de cidre.

Il n'y a que lui et moi, accoudés au laiton du bar. Nos verres sont vides. De la poussière cristalline flotte sur les rayons de miel qui rayent le café. Il se permet sa paume sur la mienne... la moiteur s'installe. Je vois mon reflet dans ses yeux miroirs. En trois enjambées, il retourne l'affichette du côté FERMÉ.

Son corps me plaque contre la froidure du laiton. Nos cœurs battent l'un contre l'autre alors que la violence de notre désir contenu jaillit. J'ai le vertige, mais il me tient bien. Mon corps tout petit au creux du sien. Dehors, c'est la douleur qui nous attend, aussi, je me replie en lui.

* * *

Les trois mois de mon séjour sont écoulés. Je regrette de les avoir abordés. Eux qui m'avaient fait si peur... je ne veux plus les quitter. Mais mon pays m'attend. Il est si jeune, encore.

Devant son café, Joël se tient droit, la mâchoire serrée, le regard au-delà de moi. Hervé démarre la voiture. Je baisse la vitre et lance un appel que la pluie dissout.

En route vers Paris, les essuie-glaces battent furieusement la mesure du naufrage. Je ne bouge pas. Il aurait suffi d'un mot...

* * *

Depuis mon retour, les semaines se sont égrenées, granuleuses. Des mois à tenter de faire sombrer son visage. À refouler ce mot qui n'est pas venu. Pas une journée sans que des larmes secrètes ne baignent mon quotidien coupable. La porte d'entrée claque.

— Maman ! J'ai eu tout bon dans ma dictée !
Maman !?!

Sur mon tapis, taché de sang, je ferme les yeux, car le mot REVIENS m'emporte déjà.